Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 12

Artikel: Berbitchon et son vé
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194855

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

mon pauvre maître, appelant au secours, criant à l'assassin !

» Lui, il s'était enfui.

» Ce ne fut qu'au bout de vingt minutes que je parvins à faire reprendre connaissance à celui que j'avais cru mort ; il ne se rappelait rien, me regardait d'un œil hébété qui semblait dire :

» — Qu'est-ce qu'il y a donc ? qu'est-ce qui s'est passé ?

» Je l'avais assis dans un fauteuil et je lui présentai à boire un peu d'eau sucrée avec de la fleur d'oranger : il se laissait faire comme un enfant, ne parlant toujours pas, mais ne cessant de me regarder de son œil morne et inquiet. Tout à coup, il poussa un cri terrible, porta les mains à son front, — la mémoire lui était revenue, hélas ! — puis, tout aussitôt, il se précipita vers la glace, où il se contempla avec une expression d'horreur et d'effroi qui me figea le sang, et je le vis palper longuement de ses doigts le milieu de son front. Alors, venant à moi sans que ses doigts eussent quitté leur place, et d'une voix basse, craintive :

» — Rosalie... Rosalie... comme ça, est-ce que ça se voit encore ?..

» — Quoi donc, monsieur ?

» Pour toute réponse, il s'empara d'un de mes doigts, l'appuya là où les siens s'étaient posés :

» — Tu le sens, n'est-ce pas ?... Tu le sens bien ?

» Cette fois j'eus peur de comprendre, pourtant je répétai :

» — Mais quoi donc, monsieur ?

» D'une voix plus basse encore, si faible que je devinai plutôt que je n'entendis :

» — Le trou ! balbutia-t-il... Eh bien ! il faut le cacher... le cacher soigneusement... à tout le monde... On le guillotinerait ! »

— Pauvre homme ! m'écriai-je, interrompant la narratrice, il était fou !

Rosalie me répondit :

— Oui, monsieur... Il était fou... Voilà le secret de la casquette du papa Nizet.

Berbitchon et son vé.

La Baliza à Berbitchon étâi anolhirè et coumeint son lacé calâvè, Berbitchon sè mette à l'eingraissi po lo boutsi et s'ein allà on dzo, dâo coté d'Oulon, vouâiti onna vatse po reimpliaci la Baliza. L'ein trovà iena que lâi pliêsâi gaillâ : galézès cornés, bio péladzo, bin pliantâïe su sè tsambès, et que dévessâi lo vé po lo mâi dè févra, que la termo étâi dza passâ, vu qu'on étâi âo mâi de mâ.

Quand l'eut martchandâ et bu on verro avoué lo maitrè dè la vatse, firont la patse ; on fe férè lo certificat et Berbitchon traçà contrè la garâ avoué l'ermaille po la mettrè dein lo trein tant qu'à Lozena, kâ l'étâi on bocon liein po allà à pi pè dâi tsemins que dédzalâvont et avoué onna béte presta âo vé.

Ora, ne sé pas se la sécossa dâo trein lâi a étâ po oquiè ; mâ tantià que la vatse vélà dein lo vouagon et qu'arrevâ à Lozena, Berbitchon eut duè bétès à einmenâ. Et n'est pas tot. L'avâi pàyi po la vatse ein monteint dein lo trein ; mâ ein décheindeint on lâi reclliamà on « supplément » po lo petit modzon. Berbitchon renasquâvè dè pàyi et sè peinsâvè qu'on lâi fasâi 'na dieuséri vu que n'étâi pas dè sa fauta ; assebin démandà à vairè ion dâi hiaut pliaci dè la gâra po lâi espliquâ l'afférè. Mâ cein n'avançà à rein dâo tot ; lo monsu hiaut pliaci lâi fe « Mà, mon pourro ami, dè quiet vo plieindè-vo ? vo z'âi duè bétès et l'est bin justo que vo payéyi po lè duè »

— Portant, repond Berbitchon, quand ma fenna va dein lo trein avoué ma petita bouéba qu'a dou z'ans et que le tint su sè dzénâo on ne fâ pas payi po la petiota ; et lo vé que n'a pas pi on dzo, est-te justo dè lo férè pàyi ?

— Eh bin que volliâi-vo, mon bravo, on ne fâ pas pàyi lè petits z'einfants qu'on tint su lè dzenâo ; ora, se voutra vatse avâi z'u l'esprit dè preindrè son vé su sè dzenâo, eh bin, vouâiquie ; mâ le l'a pas fé.

Berbitchon vouâitè lo monsu ein soridzeint et lâi fà ein pregneint lo péclliet dè la porta, po s'ein allâ : « A la revoyance, monsu, vayo bin que n'ia rein à férè avoué vo ! »

On relodzo que n'est pas coumoudo.

L'autro dzo on gaillâ dè pè contrè Vela-Bourquin qu'étâi z'u pè Lozena, bévessâi dou décis à la pinta dâi Messadzéri ein atteindeint d'allâ preindrè lo trein. L'étâi adé à vouâiti on espèce d'afférè qu'on lâi dit lo « ventilateu » et que verivè, verivè, sein s'arrêtâ onna menuta.

Ao bet d'on momeint, ye tapè po pàyi se n'écot et coumeint l'avâi poâire dè manquâ l'hâora dâo tsemin dè fai, ye s'ein va ein bordeneint : « Faut allâ vairè autra pâ, kâ ne su pas fottu dè vairè l'hâora que l'est à cllia pouéson dè relodzo. »

Le travail des abeilles. — La *Revue des sciences naturelles appliquées* vient de publier une note fort intéressante sur le travail des abeilles qui, pendant si longtemps, dans les siècles passés, ont eu le monopole de l'industrie sucrière, et qui, plus heureuses que nous, pouvaient se passer, grâce à l'excellence de leurs produits, de l'intermédiaire coûteux des raffineurs.

Quand le temps est beau, une « ouvrière » peut, en six ou dix voyages, visiter de 40 à 80 fleurs et récolter 1/16e de gramme de nectar. Si elle puise dans 200 ou 400 calices, elle ramassera 1/3 de gramme. Dans de bonnes conditions, elle mettra près de quinze jours pour avoir 1 gramme ; il lui faudra donc plusieurs années pour fabriquer 1 kilo de miel qui remplira environ 3,000 cellules de rayon.

Une ruche contient de 20,000 à 50,000 abeilles, dont la moitié prépare le miel ; l'autre partie vaque aux soins du logis et de la famille. Dans une belle journée, 16,000 ou 20 mille individus pourront, en six ou dix voyages, explorer de 3 à 8 millions de fleurs, soit plusieurs centaines de milliers de plantes. Encore faut-il que la localité soit favorable à la préparation du miel et que les plantes qui produisent le plus de suc fleurissent à proximité du rucher. Une ruche peut récolter jusqu'à 10 kilos de nectar en un jour. Une ruche peuplée de 30,000 abeilles peut, dans de bonnes conditions, récolter plus de 8 kilos de miel en un jour.

Crémation et inhumation.

Voulez-vous connaître l'opinion de quelques contemporains célèbres sur la *crémation* et l'*inhumation* ? Voici des lettres dont les *Annales politiques et littéraires de Paris* garantissent l'authenticité :

* * *

Mon cher confrère.

Inhumé, cinéré. Les deux me sont également désagréables.

Bien à vous,

Alphonse DAUDET.

* * *

Mon cher confrère,

Brûlé ! brûlé ! J'aurai beaucoup plus de plaisir à être brûlé.

Cordialement,

SARDOU.

* * *

Devenir un flocon de fumée dans le ciel ou le gazon qui couvre les tombes, voilà le choix qui nous est donné ! Ma foi, je préfère la terre d'où moussent les fleurs pour les amoureux, aux espaces infinis où les étoiles ne sont peut-être qu'un dernier mensonge.

Armand SILVESTRE.

* * *

Mais c'est un paragraphe de mon testament que vous me demandez là, mon cher confrère.

La crémation a pour elle d'être propre. Seulement, je crois qu'elle sera lente à établir, car elle blesse, je ne sais en quoi l'idée, peut-être fausse, que nous nous faisons de notre tendresse pour nos morts. Quant à mon goût personnel, je ne me suis pas encore interrogé, et je crois bien que le mieux est de laisser le souci de la décision à ceux qui vous restent et qui vous aiment. Eux seuls peuvent y avoir du plaisir ou de la peine.

Cordialement,

Emile ZOLA.

* * *

Mon cher confrère,

Soyez maudit ! Vous m'avez empêché de dîner et de dormir la nuit dernière.

Vous me demandez si j'aimerais